



HEUREUSE QUAND MÊME

SUITE ET FIN

III

HELEN passa l'hiver de 1889-90 à Boston, dans l'Institut Perkins, auprès de Miss Sullivan, et là s'aperçut peu à peu que ses moyens de communication avec les autres élèves différaient de ceux qu'emploient les simples aveugles. Un jour, elle dit à Miss Sullivan :

— Comment les petites filles aveugles savent-elles parler avec leur bouche ? Pourquoi ne m'apprend-on pas à parler comme elles ? Est-ce que les enfants muets ne peuvent pas ?...

Son institutrice lui expliqua que dans certaines écoles les muets apprennent à parler des lèvres (1), mais parce qu'ils peuvent voir agir la bouche de leur maître, ce qui les aide.

La jeune aveugle l'interrompit, déclarant qu'elle sentait très bien avec ses doigts, ce qui sûrement pouvait suffire.

Et, quelque temps après, une dame ayant raconté devant elle qu'elle avait connu en Norvège une aveugle-muette qui parlait des lèvres, elle perdit l'appétit et le sommeil jusqu'à ce qu'on lui eut permis d'essayer.

(1) Presque tous les sourds, en Amérique, ont, aujourd'hui, cessé d'être muets. Ne pas savoir articuler sera bientôt chez eux, a dit leur grand bienfaiteur, M. Graham Bell, un signe d'ignorance exceptionnelle, comme le serait, chez ceux qui entendent, le fait de ne pas savoir lire.

Le temps est loin où un bénédictin espagnol, Pedro de Ponce, mort en 1584, eut la première idée de rem-

Les sons gutturaux qu'elle émettait, dans son zèle, n'avaient rien de commun avec aucun langage ; on la confia donc aux soins de Miss Sarah Fuller, directrice de l'École des sourds-muets à Boston. Il y avait alors trois ans qu'Helen avait commencé à user du langage des doigts ; au bout d'une semaine, elle salua, par son nom difficile à prononcer, M. Rodocanachi, et un mois ne s'était pas écoulé

qu'elle parlait d'une façon à peu près intelligible. En dix leçons, elle avait acquis tous les éléments du discours.

Sa première leçon lui a été donnée le 26 mars 1890, le 19 avril elle rend compte à haute voix, chez une amie, de la visite qu'elle vient de faire au vétéran des poètes américains, le docteur Wendell Holmes :

« Par une brillante après-midi de dimanche, il y a quelques semaines, j'allai voir un bon poète qu'on appelle le docteur Holmes. Il était assis dans sa magnifique bibliothèque, avec beaucoup de livres autour de lui et un feu joyeux. Je pense que ce poète doit être heureux, entouré de tant d'amis.

Mon institutrice me

dit que la Charles-River coule sous la fenêtre de la bibliothèque. Le docteur Holmes me parla de cette

placer, pour les sourds-muets, l'ouïe par la vue, en leur apprenant à lire la parole sur les lèvres et à prononcer des mots sans les entendre. Il élargit toute une classe d'infortunés qui, pendant des siècles, avaient été voués au mépris et à l'ignorance. Cette méthode, perfectionnée plus ou moins, dura jusqu'au XVIII^e siècle, où l'abbé de l'Epée inventa la langue des signes.



MISS HELEN ET SON INSTITUTRICE, MISS SULLIVAN.



douce rivière qu'il aime. J'avais lu de ses poèmes, j'en savais quelques-uns, je les aimais beaucoup. Je les aimais avant d'avoir pensé à mettre mes bras autour de son cou et à lui dire qu'il avait donné du plaisir à moi et à tous les enfants aveugles, parce que ses vers étaient écrits en relief. Le docteur Holmes est un vieux monsieur. Je causai avec lui; je vis tant de belles choses! Et il me fit cadeau d'une boîte à timbres-poste... »

Elle termine en disant :

— Je ne suis plus muette maintenant.

Deux lettres charmantes furent écrites par elle à Miss Fuller en cette année 1890.

Dans la première, elle raconte les raisons qui lui ont fait désirer d'apprendre à parler tout haut et lui dit sa reconnaissance de l'y avoir aidée

Voici l'autre, envoyée de chez ses parents :

« Chère Miss Fuller,

« Oh ! non, je ne vous ai pas oubliée, chère amie, j'ai pensé à vous tous les jours et je vous aime plus que jamais. Je vais vous dire pourquoi je n'ai pas écrit jusqu'ici. C'est que j'ai été malade et que le docteur me recommandait de rester très tranquille, de ne pas me fatiguer. Nous sommes tous allés sur une belle montagne où je ne faisais rien que jouer et monter à âne. Vous savez que cela m'amusait beaucoup de grimper les sentiers escarpés et de cueillir les fleurs sauvages. Lionne, ma grande chienne fidèle, était toujours avec nous. Quand nous étions lasses et que nous nous asseyions sur un tronc d'arbre pour nous reposer, elle se roulait dans les feuilles ou se couchait à nos pieds. Quelquefois, la pluie tombait par torrents. Alors nous restions dans la maison à nous amuser. Mildred et notre petite cousine s'entendaient très bien ensemble. Je les balançais dans le hamac et nous faisons de bonnes parties. Elles comprenaient tout ce que je leur disais et moi je les comprenais aussi en touchant leurs lèvres. N'êtes-vous pas contente que je parle si bien ? Ma chienne vient à moi en bondissant quand je l'appelle ; tous mes amis entendent ce que je dis. J'ai appris beaucoup de choses sur notre Père qui est dans le ciel et sur notre cher Seigneur. Je suis très heureuse. Dieu veut que nous soyons heureux. Je crois qu'il vous a fait m'enseigner à parler parce qu'il savait combien je désirais être comme les autres. Il ne voulait pas que son enfant restât muette et, quand j'irai à lui, il dira à ses anges de m'apprendre à chanter... Faites mes amitiés à tous les enfants et à tous les maîtres ; j'espère qu'ils n'ont pas oublié Helen. Quand je vous verrai, j'aurai beaucoup à vous dire. J'étudie tous les jours, j'apprends tout ce que je peux sur les plantes, et les nombres, et le monde si beau que notre Père nous a donné.

« Je suis si contente de savoir que nous vivrons toujours, parce qu'il y a tant à apprendre !

« Tendrement votre petite amie,

« HELEN A. KELLER. »

Dans son désir de parler « comme les autres », elle abandonna presque entièrement le langage des doigts, s'appliquant à lire tout haut et récitant des vers. La poésie faisait ses délices. On se demandait souvent où elle avait pu attraper ce qu'elle en savait. Un jour, pendant la classe de zoologie à laquelle on la faisait assister à l'Institut Perkins, le professeur, ayant discuté sur un certain coquillage qu'il tenait dans sa main, le passa aux élèves qui tour à tour le touchèrent pour s'assurer de sa structure. A la grande surprise de tout le monde, Helen, se levant, récita un beau poème du Dr Holmes : *Le Nautile*, qui s'appliquait exactement au coquillage. Une autre fois qu'on l'avait emmenée sentir la neige, elle prononça : « Des plis de ses vêtements de nuage, l'hiver secoue la neige ». Interprétation libre d'un vers de Longfellow, une fois entendu, qui apparemment avait dormi dans sa mémoire jusqu'à ce que cette chute de neige lui en eut fourni l'application.

Souvent la recherche de ses expressions étonnait ceux qui ne savaient pas avec quelle facilité elles s'appropriait inconsciemment tout ce qu'elle avait lu.

Cette faculté lui joua un mauvais tour en la faisant accuser de plagiat, lorsque parut dans un journal, en 1892, certain petit conte signé de son nom. Elle avait alors douze ans. Ce conte, *Le roi Gel*, ressemblait beaucoup trop à une autre histoire publiée vingt ans auparavant par Miss Canby.

Helen déclarait cependant ne l'avoir lue nulle part. Elle prenait de bonne foi pour un rêve, qui lui serait venu en dormant, ce qui n'était évidemment qu'une réminiscence ; mais la transcription était faite avec tant d'art, avec des retouches si heureuses que l'auteur lui-même ne put s'empêcher de le remarquer.

Cette accusation de plagiat qui vint la frapper à l'improviste fut le premier chagrin d'Helen. Elle trouva des consolations dans l'amitié de la bonne Miss Canby qui lui dédia un poème charmant : *A silent Singer (Celle qui chante en silence)* ne voulant voir dans le prétendu vol qu'un prodige de mémoire, et un phénomène mental facile à expliquer de la part d'une enfant qui ne recevait les impressions du monde extérieur que par la lecture.

IV

Le 13 octobre 1893, Helen écrit dans son journal :

« Mon cher journal, j'ai pour vous quelques bonnes nouvelles. Mes études ont recommencé

aujourd'hui et j'en suis très, très contente. J'étudie l'arithmétique, le latin, l'histoire, la géographie et la littérature... Je veux apprendre de plus en plus... Tous les jours je m'aperçois combien je sais peu encore... Cependant je ne me décourage pas, puisque le bon Dieu m'a donné l'éternité pour apprendre. Autrefois j'avais coutume de dire que je n'aimais pas l'arithmétique; maintenant j'ai changé d'avis, je vois combien elle est utile, elle m'enseigne à penser clairement et logiquement; elle fortifie mon esprit de bien des manières. Je tâche d'être patiente quand les problèmes sont très difficiles, mais souvent, malgré mes grands efforts pour retenir mon esprit au bon endroit, il voltige comme un petit oiseau qui cherche à s'échapper de sa cage, car, si utile que soit l'arithmétique, elle n'a pas l'intérêt d'un poème ou d'un roman.

« Le latin est bien beau : depuis que je l'apprends, il me semble connaître mieux les héros de l'antiquité romaine, puisque je connais un peu la langue dans laquelle ils pensaient et exprimaient leurs pensées. J'aime aussi la littérature et l'histoire parce qu'elles m'instruisent des grandes choses qui ont été imaginées et accomplies en ce monde et m'aident à comprendre comment la loi du bien travaille incessamment, sans relâche, sans repos, semant le grain du savoir qui mûrit dans le temps et qui dure jusque dans le ciel. »

Helen Keller a écrit elle-même un résumé de ses études à partir de 1892. Nous y voyons que dès cette époque elle avait assez de connaissances en français pour aborder les fables de La Fontaine, et des passages de *l'Avare* ou *d'Athalie*. Elle continue à lire tout haut à Miss Sullivan qui s'efforce avec une admirable patience de corriger sa prononciation, de lui donner des inflexions justes, ce qui est pour elle la plus grosse des difficultés, la seule difficulté peut-être insurmontable. En 1894, elle alla quelque temps à l'école des sourds-muets perfectionner l'éducation de sa voix, tout en sentant avec douleur que cette éducation ne serait jamais absolument complète, qu'il faudrait se contenter de l'à peu près.

Ce qu'il y avait de plus remarquable chez elle, c'était sa prodigieuse facilité pour les langues; en moins d'un an, elle apprit l'allemand et lisait avec plaisir *Guillaume Tell*, de Schiller. Elle eut plus de peine pour le français, parce que la dame française qui lui donnait des leçons ne parlait pas le langage des doigts. Cependant elle enregistre ses impressions sur le *Médecin malgré lui*.

Au mois d'octobre 1896, elle entra dans l'école préparatoire au collège de Radcliffe (Cambridge), les yeux et les oreilles de Miss Sullivan, son second elle-même, lui prêtant toujours leur secours accoutumé. Pendant la classe, Miss Sullivan restait assise auprès d'elle et lui épelaît dans la main tout ce que disait le professeur.

Ce fut lors des vacances de Pâques, cette année-là, que je rencontrai Helen Keller, comme

je l'ai dit, au Club des Comédiens. Deux mois après, elle passait ses examens préliminaires pour Radcliffe en allemand, français, latin, anglais, histoire grecque et romaine. Elle fut reçue dans toutes les facultés, avec mention pour l'anglais et l'allemand. Mais cette année lui avait été certainement très dure. Pour la première fois de sa vie, elle vivait dans la société constante de jeunes filles voyantes et parlantes. Elle recevait les leçons de professeurs qui n'avaient aucune connaissance de l'enseignement des aveugles ni des sourds-muets; le principal, il est vrai, M. Arthur Gilman, se mit en devoir d'apprendre avec une admirable condescendance l'alphabet manuel. Il était ému du courage de cette enfant pour qui, disait-il, le plaisir de vaincre la destinée était aussi vif que le serait pour une autre fille de son âge celui de gagner une partie de tennis. Lui-même nous a raconté l'examen qu'il lui fit passer. Aucune candidate ne fut plus haut placée en anglais. En une année, elle s'était préparée aux examens universitaires qui sont tout aussi difficiles pour les étudiantes de Radcliffe que pour les étudiants de l'Université voisine de Harvard dont Radcliffe dépend.

— Je ne sache pas, dit M. Gilman, que personne, homme ou femme, y ait jamais mis si peu de temps.

Restait l'examen final, où l'algèbre et la géométrie tiennent une grande place. Après un été de repos, Helen retourna bravement à l'école de Cambridge, mais les classes étaient si nombreuses qu'il devenait impossible d'accorder à la pauvre infirme le temps et les soins nécessaires. Il fut reconnu que des leçons particulières lui vaudraient mieux; elle alla vivre à la campagne où le grand air, les bains froids, les promenades à pied, la bicyclette eurent raison d'un commencement de surmenage. Elle crut ne pouvoir triompher des mathématiques. Avant de s'être réconciliée avec leurs premiers éléments, elle avait déclaré d'une façon passablement hautaine que de ce que 2 et 2 font 4 au lieu de 5, la vie n'en est pour cela ni plus noble ni plus délicate. Et maintenant la géométrie, l'algèbre réveillaient ses anciennes révoltes, mais un professeur dévoué, M. Keith, lui vint en aide, et elle possédait deux qualités distinctives : l'ambition d'arriver et la confiance dans ses propres forces. Elle menait à bonne fin tout ce qu'elle avait une fois sérieusement entrepris. Le travail accompagné de succès ne la fatiguait jamais.

Helen se reposait des mathématiques avec le grec qui lui inspira une véritable passion. Homère, ce chanteur aveugle, ouvrit à la petite aveugle un paradis; elle ne négligeait pas le latin pour cela et fit d'excellentes traductions de Virgile.

— Quand j'étudie *l'Eneïde*, écrit elle, les pensées, les idées, les aspirations nouvelles, jaillissent des mots latins, presque avec la même vivacité

que le premier jour où le sens de ma langue maternelle fut révélé à mon âme captive.

Chaque langue qu'elle apprenait « lui ouvrait un monde nouveau ». Mais M. Keith remarquait que dans l'algèbre elle puisait aussi de nouvelles qualités d'esprit, que sa vision mentale en sortait plus claire. La géométrie lui donna jusqu'au bout cependant plus de peine que tout le reste, d'autant que les ouvrages qu'elle avait besoin de consulter n'étaient pas tous écrits en Braille.

La pauvre Miss Sullivan, qui la secondait avec l'ardeur que met un artiste à compléter son chef-d'œuvre, était presque aussi fatiguée qu'elle-même, hantée en outre par la crainte de la voir succomber au dernier moment. Mais Helen se retrempait dans la nature : « Je passe le plus de temps possible au grand air, écrivait-elle alors, me promenant un peu chaque matin avant de me mettre au travail : c'est mon hymne matinal, la tonique de ma journée. Et quand il fait beau, que ma tâche est achevée, je vais me promener dans les bois avec une chère petite amie qui me conduit aux endroits où croissent les fleurs sauvages. Quelquefois, nous suivons un ruisseau à travers les prés, trouvant de nouveaux trésors à chaque pas. Quant à des projets, je n'en forme aucun, sauf de me rendre admissible au collège... C'est mon désir ardent et ma sérieuse résolution de réussir aux examens, autant pour mon institutrice que pour moi-même. L'avenir s'arrête là : le présent est si riche de tout ce qui rend la vie pleine et heureuse que je n'ai pas le temps de rêver ni de bâtir des châteaux en Espagne ».

Helen passa le terrible examen les deux derniers jours de juin 1895 et, afin qu'on ne put croire à aucune complaisance, il fut convenu que les compositions seraient données, en caractères Braille dont se servent les aveugles, par quelqu'un qui ne la connaissait pas. Ce quelqu'un était un professeur de l'Institut Perkins. La seule faveur qu'on lui accorda fut un peu plus de temps qu'aux autres pour l'examen en mathématiques...

Une mention d'honneur lui fut accordée pour le

latin, ce qui ne parut pas la satisfaire, bien loin de là, car elle avait espéré pouvoir montrer la même supériorité d'un bout à l'autre et il ne lui suffisait pas d'être reçue. L'ambition, nous l'avons dit, est la passion dominante d'Helen, l'ambition la plus noble, celle d'exceller. Il s'y mêle le désir de ne pas déchoir devant tout un peuple qui assiste curieux et intéressé au phénomène de sa vie, car Helen Keller est aux Etats-Unis un personnage public. Elle le sent trop peut-être. Aucune créature humaine n'échappe à de certaines vanités. L'orgueil, tempéré par la reconnaissance, a du reste préservé Helen de l'envie qui chez elle eût été si naturelle. Jamais elle n'a convoité la part de personne, trouvant avec raison que Dieu lui avait beaucoup donné.

Aujourd'hui, elle poursuit l'enseignement le plus élevé que puisse recevoir une femme. Où la conduira-t-il ? Au professorat sans doute, — elle s'y rendrait très utile, — ou bien à écrire, si elle parvenait à se dégager des périls de l'imitation, auxquels l'exposera toujours sa prodigieuse mémoire ; ou bien encore à donner des traductions savantes des auteurs latins comme l'a prédit un de ses maîtres. Mais, quoi qu'elle fasse, — et après tout elle a le temps d'y songer, ayant à peine dépassé vingt ans, — sa vie n'aura pas été vaine, car elle aura montré ce que peuvent la persévérance, la volonté de s'instruire, la foi ardente en une généreuse direction, la suite dans les idées pour surmonter tous les obstacles, et surtout elle aura donné le grand exemple de la joyeuse acceptation d'une infortune exceptionnelle. (1)

TH. BENTZON.

(1) Le sentiment qu'elle doit nous inspirer à tous a été exprimé en vers par Miss Canby, l'auteur qu'elle pilla innocemment :

« Douce Helen, quand je pense à toi, — les yeux clos et l'oreille scellée, — sans une plainte pourtant, — l'esprit joyeux, — découvrant par une vision intérieure, — la beauté du ciel et de la terre, — j'ai honte pour ceux qui, comme moi, ont tout reçu, — de voir si peu, d'entendre si mal ! »



Pensées et Maximes

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité quand elle blesse et pour la pratiquer quand elle vous offense.

VAUVENARGUES.

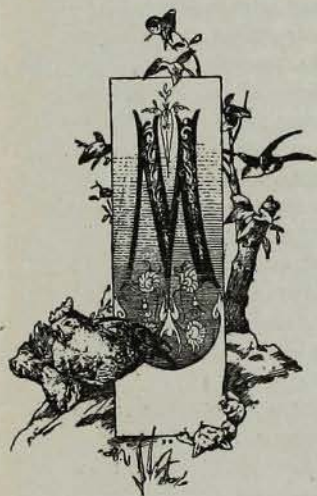
Au lieu de me plaindre de ce que les roses ont des épines, je me réjouis de ce que les épines ont des roses.

JOUBERT.



L'ÉPREUVE

SUITE



ONSIEUR de Math parlait d'une voix lasse et comme étouffée. La maladie de sa femme l'accablait et l'irritait à la fois. Que Gertrude se permit d'être souffrante, elle qui ne se plaignait jamais, cela paraissait à son mari tout à fait insupportable. Il considérait la chose comme une injustice du sort à son endroit et se lamentait rageusement sur le trouble que cette maladie apportait en son existence. Les souffrances de Gertrude n'étaient rien comparées à cela.

Elle souffrait beaucoup, cependant, la pauvre femme. La fièvre la brûlait, sa tête lui semblait gonflée; elle la sentait douloureusement martelée au-dessus des sourcils et de la nuque; l'irritation et le découragement de son mari achevaient de l'enfiévrer.

Suzanne eut le cœur étreint devant ce visage congestionné où roulaient de pauvres yeux angoissés.

— Te voilà... fit M^{me} de Math. Je suis contente que tu sois venue.

— Si j'avais su... commença la jeune femme.

Sa mère l'arrêta d'un geste las.

— Laisse... tu auras le temps... elle répéta douloureusement : « bien le temps. »

— J'espère que vous serez vite remise, chère maman... Je vous soignerai tant qu'il faudra.

M^{me} de Math sourit faiblement.

— Le rôle de garde-malade te paraîtra dur, ma pauvre chérie...

— Mais, non, je vous assure...

— Si! si! reprit M^{me} de Math, il te paraîtra dur. N'importe : plus tard, tu seras contente... plus tard...

— Que dit le docteur?

M. de Math leva les épaules.

Le docteur ne se prononçait pas... afin probablement de les laisser dans l'inquiétude.

Il partit de là pour décrier la médecine et faire le procès des médecins.

Suzanne, remarquant la crispation douloureuse du visage de la malade, entraîna son père hors de la chambre.

— Vous fatiguez maman, dit-elle durement, ne récriminez pas et envoyez chercher le docteur... je veux le voir.

— Tu ne vas pas nous abandonner? se récria le pauvre homme.

Suzanne haussa les épaules. Mécontente d'elle-même, il lui semblait bon de s'irriter contre quelqu'un.

— Puis-je ne pas retourner chez moi?... Je ne peux laisser Georges ainsi... Je reviendrai.

Le nom de son mari lui rendit présent ce qu'elle s'obstinait à appeler la « scène » du matin. Elle songea qu'il valait peut-être mieux ne pas le revoir trop vite. Elle parut réfléchir, puis, se décidant :

— Soit, fit-elle, je passerai au moins toute cette journée. Chargez-vous de prévenir Georges que je reste... dites-lui que vous le désirez.

Avant même qu'il ait pu recevoir le télégramme de son beau-père, Georges arrivait, heureux d'avoir la raison de son inquiétude pour se rapprocher de Suzanne. Mais lorsqu'on vint l'annoncer à la jeune femme, elle prétextait le demi-sommeil fiévreux de sa mère pour lui faire interdire l'entrée de sa chambre. Elle-même ne s'éloigna pas de son lit et Georges repartit, le cœur lourd, sans l'avoir même aperçue.

Vers le soir seulement, le médecin arriva.

La fièvre augmentait. La malade passait par des alternatives de prostration et d'agitation nerveuse.

Le docteur se pencha vers le front où saillaient des boutons, quelques-uns déjà gagnaient les joues.

— Allons, ce ne sera rien... Chère madame, vous avez une jolie petite variole...

— Ah! mon Dieu! gémit la pauvre femme, il faut éloigner Suzanne... tout de suite.

— Peut-être cela vaudra-t-il mieux, en effet; j'enverrai une garde.

Suzanne serra les lèvres. Un frisson de peur la glaça... La variole! Elle serait malade à son tour... défigurée... Elle fut sur le point d'obéir à sa mère qui répétait : « — Va-t'en! va-t'en! » d'une voix angoissée... Mais elle eut honte d'elle-même.

— Je resterai, fit-elle, ma place est ici.

— Non... va-t'en, je t'en conjure, supplia M^{me} de Math.

— Je resterai, dit-elle encore.

Elle avait sa voix dure des jours d'obstination. M^{me} de Math soupira. Une joie mêlée d'inquiétude monta dans ses yeux.

— Merci, dit-elle doucement. Et elle ajouta très bas : — Que le bon Dieu te protège, mon enfant !

Le regard du médecin trahit un peu de surprise. Sans doute n'attendait-il pas ce beau courage de la jeune femme dont l'élégance à la fois simple et recherchée montrait le grand soin qu'elle prenait de sa beauté et de quelle importance cette beauté devait être pour elle.

— Je vous indiquerai quelques précautions à prendre, dit-il. Je vais écrire une ordonnance...

Suzanne le suivit. Lorsqu'ils eurent quitté la chambre, le docteur s'arrêta.

— Chère madame, c'est très bien ce que vous faites. Évidemment, c'est votre devoir, mais votre mère aura, je le crains, une petite vérole bien conditionnée... Nous continuerons à la lui dépeindre comme très anodine : inutile de l'effrayer... et pour elle et pour vous...

IX

Brigite, lasse d'attendre, allait se mettre à table sans son frère quand on lui remit un petit bleu. M^{me} de Math ne passerait pas la nuit. Georges Hébert restait près d'elle.

Depuis que Suzanne s'était installée au chevet de sa mère, Georges et Brigitte menaient une vie d'inquiétudes continuelles. Georges conciliait son naturel désir de se rapprocher de sa femme et la crainte d'apporter à Brigitte la contagion, en s'entourant de toutes les précautions d'hygiène que la science découvre chaque jour pour préserver nos existences et les compliquer aussi. On ne respirait plus dans l'appartement les parfums d'iris et de violette qu'aimait Suzanne, mais l'odeur de l'acide phénique dont Georges exigeait l'emploi et dont il obligeait sa sœur à s'imprégner. Il passait chaque jour de longues heures chez M^{me} de Math ; il lui semblait que sa présence défendrait sa femme contre la terrible maladie. Mais jamais il n'y restait pendant la nuit, quelque désir qu'il eût de ne pas quitter Suzanne : seul, un danger imminent pouvait l'empêcher de venir retrouver Brigitte.

C'étaient pour la jeune fille de tristes journées de solitude. Inquiète au sujet de sa belle-sœur, inquiète au sujet de Georges, elle était replongée par ce deuil menaçant dans toutes les tristesses déjà subies. Tout de suite l'état de M^{me} de Math s'était annoncé très grave et la dépêche qu'elle venait de recevoir, Gite l'attendait chaque fois que, ainsi que ce soir, l'heure du dîner ne ramenait pas Georges chez lui. « Elle ne passera pas la nuit. » Brigitte

les avait entendus déjà ces mots cruels. Elle frissonna, croyant revoir la douloureuse veillée.

Pauvre Suzanne ! comment supporterait-elle la terrible leçon de la mort ? La jeune fille s'efforça vainement de chasser la sombre tristesse qui l'envahissait. Elle pleura, non point sur M^{me} de Math, entrée depuis peu de temps dans sa vie, non point même au souvenir d'une morte plus chère ; elle pleura nerveusement, oppressée par le pressentiment confus d'un autre malheur. Quelle tristesse encore, quel danger pouvaient la menacer ?

Deux jours plus tard, le soir même de l'enterrement de M^{me} de Math, les pressentiments de Brigitte se réalisèrent. Le danger dont l'approche l'angoissait atteignait Suzanne : malgré les précautions dont elle s'était entourée, la contagion l'avait prise. Un malaise, attribué d'abord à ses fatigues de garde-malade, la contraignit au repos, brisant son chagrin par la prostration physique. Très vite, les symptômes s'affirmèrent, et quelques jours plus tard la brillante M^{me} Hébert n'était plus qu'une pauvre créature enfiévrée, dont le visage boursoufflé, couvert de pustules, ne pouvait exciter que la pitié.

Le docteur avait dit, hochant songeusement la tête : « petite vérole confluente »...

Deux sœurs gardes-malades se relayaient au chevet de Suzanne dont vainement Georges tenta d'éloigner Brigitte.

— Laisse-moi, avait-elle dit, je ne risque rien, je t'assure. La pauvre Suzanne craignait la contagion, elle l'a avoué. Cette crainte prépare le mal...

Mais, quoi qu'elle fit pour l'obtenir, on ne lui permit point de veiller.

Une nuit, Brigitte fut éveillée par un bruit de pas : qu'arrivait-il ? Sa première pensée fut pour Suzanne. Inquiète, la jeune fille se leva et quitta sa chambre. Par une porte entr'ouverte elle vit le cabinet de son frère éclairé. Le cœur battant, elle se dirigeait vers la lumière... Si ce n'était pas Georges qui fût là ? Énervée par les anxiétés qu'elle traversait, elle se laissait aller à d'effrayantes suppositions. Des voleurs peut-être crochetaient le coffre-fort de Georges. Souvent, elle avait entendu M. de Math blâmer son gendre de garder chez lui des valeurs. Que ferait-elle contre un — peut-être contre des malfaiteurs ?...

Elle avança pourtant, ouvrit tout à fait la porte et étouffa un cri. Devant le coffre-fort béant un homme était agenouillé. Il se releva d'un bond, effrayé à son tour.

— Qu'y a-t-il ? Elle est plus mal ?

Georges Hébert ne paraissait pas voir le trouble de Brigitte. Il rejeta sur une tablette les papiers qu'il tenait et vint à sa sœur.

— Suzanne ? répéta-t-il, déjà bouleversé.

— Non, non... fit-elle, je suis venue parce que j'ai entendu marcher.

— Tu m'as fait peur ! dit Georges, et il reprit ses papiers. Va te recoucher, Brigitte.

Mais elle restait là, reprise de curiosité. Comment choisissait-il la nuit pour ranger ses valeurs ? Il eut conscience de son étonnement et expliqua :

— Suzanne dormait assez paisiblement, moi je n'avais pas sommeil, je n'ai plus jamais sommeil, et je suis venu ici vérifier...

— Vérifier quoi ?

Il hésita un peu.

— J'ai besoin de réfléchir à une proposition que m'a faite un ami.

Il se tut un moment, puis reprit :

— Une proposition... assez tentante ; voilà bien des jours qu'elle m'a été faite. La maladie de Suzanne m'a absorbé au point de me la faire oublier... Hier, on m'a récrit... je dois me décider.

— Ah ! fit seulement Brigitte.

Elle sentait que son frère lui parlait moins qu'il ne se parlait à lui-même.

En effet, il se mit à murmurer des chiffres et des mots qu'elle ne comprenait pas. Elle le regardait, attristée du changement qu'elle voyait en lui. C'est maintenant que M^{me} de Rueil aurait pu dire à Suzanne : « — Votre mari, chère, n'est plus de la première jeunesse. » Oui, il venait, il venait à grands pas le temps redouté de M^{me} Hébert où elle aurait un « vieux mari »... Sous ses cheveux, devenus très gris en quelques jours, les rides de ses tempes et de son front se creusaient, son visage se marbrait et le pli retombant de ses lèvres s'était accentué.

Il regarda de nouveau sa sœur, parut sortir d'un rêve et répéta :

— Va te recoucher, Brigitte.

Sa voix ordonnait cette fois. Docilement, Gite s'éloigna sans oser questionner, le cœur lourd d'une inquiétude nouvelle.

Le lendemain on vint lui demander si elle consentait à recevoir M. de Fortlane. Un peu de rose monta à ses joues pâlies ; elle se hâta d'aller retrouver le jeune homme, déjà inquiète pour lui.

— Vous ne deviez pas venir... il ne fallait pas, Raoul, c'est contagieux.

Il eut un beau geste insouciant.

— Ma chère Brigitte, pourquoi serais-je moins courageux que vous ? Et puis, le vaccin est là pour quelque chose, j'imagine ? Et précisément, au quartier, on nous a tous fait revacciner ces jours-ci, sous prétexte que l'épidémie s'étend, car il y a épidémie, vous n'êtes pas les seuls frappés.

— Je sais... le médecin nous l'a dit. Mais le malheur des autres ne console pas...

— Vous n'êtes pas inquiets ?

— Sait-on jamais ! Et puis... j'ai peur pour sa beauté...

— On a des moyens aujourd'hui d'empêcher les cicatrices.

Brigitte hocha la tête.

— Je crains tant pour elle... Suzanne, si jolie !...

— Il faut espérer que rien ne lui restera. Ma

tante m'a écrit, me chargeant de lui envoyer de vos nouvelles. Elle se tourmente pour vous.

— Elle est trop bonne... Ainsi c'est elle qui vous envoie ? dit Brigitte, un peu déçue.

— Je serais venu sans cela ; voilà bien longtemps que je ne vous avais vue. Et puis, Gite, je veux vous demander quelque chose.

— Demandez vite...

— J'ai grande confiance en vos prières. Nous sommes de si vieux amis, petite Gite !... Voulez-vous, quoique vous ayez bien d'autres choses à solliciter du ciel, prier un peu pour moi ces temps-ci ?

— De tout mon cœur... Dites-moi pourquoi.

— Ma chère Gite, est-ce qu'il ne vous suffit pas de prier pour... une intention recommandée ?... Je ne suis pas très dévot, et si je suis seul à demander cela...

— Cela ! quoi cela ? Vous m'intriguez. Vous ne passez pas d'examens ?...

— Non... c'est pire... enfin, c'est un peu ça tout de même.

Il souriait, l'air heureux, son regard clair s'emplissait de lumière tendre... Un doute traversa l'esprit de Brigitte et la douleur qu'elle éprouva domina toute autre tristesse. Elle voulut savoir. Ses yeux dans les yeux du jeune homme, elle demanda brusquement :

— Parlez-moi de Laurette.

Et voilà qu'il rougit, comme elle, Gite, eût pu le faire. Son sourire s'attendrit davantage.

— Oh ! petite Gite, murmura-t-il, vous avez donc deviné ?

Brigitte regarda autour d'elle. Tout était pareil à hier, pareil au jour où il était venu pour la première fois, où, de cette même voix caressante dont il disait maintenant : « Vous avez donc deviné ? » Il avait dit : « Petite Gite, je suis si content de vous revoir ! » Oui, tout était pareil, et demain viendrait et d'autres jours encore que rempliraient pour tous l'inquiétude ou la joie et qu'il faudrait qu'elle vécût aussi, elle.

Il y a dans toute femme une héroïne, même dans les très jeunes, même dans celles qui sont, comme Brigitte, inconscientes encore de leur force ou de leur douleur.

A travers les ombres de sa vie, Gite marchait les yeux levés, l'amour entrevu la guidait. Par dessus les nuages assombrissant sa route, elle jetait vers lui l'alleluia de sa tendresse joyeuse. Et voilà que cette tendresse, Raoul ne la voyait, ne la devinait pas, et qu'il venait, inconscient de sa cruauté, lui demander de prier pour un bonheur qui lui viendrait d'une autre.

Jamais Brigitte n'aurait pu prévoir l'acuité de la souffrance en un instant éprouvée. Pourtant elle sourit, les yeux détournés afin que son ami n'y lût pas sa détresse et, d'une voix qui ne tremblait pas, d'une voix seulement un peu durcie par l'effort qu'elle devait faire, Gite répondit :

— Je vous promets, Raoul, de prier pour votre bonheur, personne plus que moi ne le désire.

X

Dans le demi-jour du matin, Suzanne regarde vaguement les choses qu'elle a tant aimées. Elle s'étonne du plaisir qu'elle a goûté, à choisir, à rassembler les détails de cette chambre. Elle se souvient de ses courses chez les tapissiers avec son père, aussi joyeux qu'elle de pouvoir combiner, acheter au gré de sa fantaisie. Georges avait dit : Tout ce que vous voudrez.

Tout ce qu'elle voudrait ! La vie semblait alors lui faire la même promesse. Mais un an ne s'était pas encore écoulé et déjà cette promesse était menteuse.

Tout ce qu'elle voudrait !

Quelques mois avaient suffi pour lui montrer que le mariage accepté par elle n'était, ne pourrait jamais être qu'un mariage de raison. Elle n'aimait pas son mari comme elle avait cru l'aimer, et son cœur vide s'endeuillait encore de la fuite d'une autre tendresse : sa mère l'avait quittée. Il semblait maintenant à la jeune femme que cette affection si souvent négligée par elle aurait pu la consoler, la fortifier, l'aider à trouver sa vie meilleure.

Tout ce qu'elle voudrait !...

Et sa beauté épanouie, mise en valeur par le luxe, sa beauté dont elle se faisait une perpétuelle jouissance, n'était plus qu'un souvenir.

Suzanne Hébert était défigurée.

Elle le sentait, elle le savait. Elle lisait sa sentence dans les regards apitoyés qui fuyaient le sien. Elle n'avait pas encore osé demander un miroir, craignant la révélation plus complète, plus horrible encore qu'elle ne la pressentait.

Tout ce qu'elle voudrait !

Que pourrait-elle vouloir désormais ?

Suzanne poussa un soupir, presque un gémissement.

Aussitôt la religieuse, assise près du lit, se leva et s'approcha d'elle.

— Vous souffrez, madame ?

— Atrocement ! répondit Suzanne. Ses paupières encore mal cicatrisées étaient brûlantes sous le flot de larmes qu'elle ne pouvait contenir.

— Qu'avez-vous ? Hier soir, de nouveau, le docteur vous a déclarée en pleine convalescence.

— Ah ! ma sœur, il y a des choses dont on ne guérit pas...

Un peu rassurée, sœur Blandine alla relever les rideaux. Le jour se fit plus net ; la sœur éteignit la veilleuse. Elle comprenait que la souffrance de M^{me} Hébert cessait d'être physique et les douleurs morales n'étaient pas de son domaine. C'était une âme toute simple, candide et douce, sans lumières extraordinaires. Elle se dit : « M^{me} Hébert est

nerveuse... Ce n'est rien. » Et tout doucement, connaissant l'irritabilité des malades, elle fit ce qu'elle appelait « son petit ménage ».

A travers un brouillard de larmes, Suzanne la regardait aller et venir. Sœur Blandine passa dans le cabinet de toilette, laissant la porte ouverte. Un reflet de jour se répéta dans le miroir de la table de coiffure. Suzanne se redressa, appela sa garde d'une voix assourdie. Elle voulait savoir où se trouvait en ce moment son mari. Georges était venu plusieurs fois guetter son réveil et la sœur devait le faire prévenir dès que Suzanne serait éveillée. M^{me} Hébert arrêta la religieuse.

— Je vous en prie, n'envoyez rien dire à mon mari... rien encore.

— Comme il vous plaira.

Suzanne regarda le visage souriant de sœur Blandine. Elle aurait voulu être seule, toute seule, pour subir l'épreuve ; elle s'irritait contre cet impassible témoin de sa détresse. Impassible, oui ! Comment cette religieuse pourrait-elle comprendre le prix de ce que Suzanne pleurait ? La jeune femme hésita un instant, humiliée, puis elle demanda, ses yeux rivés sur les yeux clairs de sœur Blandine :

— Voulez-vous, ma sœur, me donner un miroir ?

Un peu d'étonnement passa dans le regard de la religieuse, mais ce fut surtout une surprise joyeuse.

— Un miroir ? dit-elle ; certainement. Voilà que vous devenez coquette, c'est signe que vous allez tout à fait bien.

Elle eut un rire léger, amusée de sa plaisanterie. Elle alla chercher une glace à main d'argent ciselé, incrusté d'émail, bien faite, en son cadre joli, fleuri de fleurs de rêve, pour refléter dans un visage souriant, les yeux lumineux dont Suzanne Hébert l'avait si souvent interrogée.

Sœur Blandine écartait davantage les rideaux.

— Vous n'y verrez pas très bien.

Elle donnait du jour... du jour encore... et Suzanne de sa main tremblante tenait le petit miroir... elle n'osait pas... elle ne voulait plus... Dans un grand effort de courage, elle éleva la main et se vit.

Elle ne cria point, ne prononça pas une parole. Elle regarda longuement son visage marbré, troué aux joues et sur le front, ses lèvres exsangues et déformées, ses paupières rouges dont les cils étaient à demi tombés. Elle regardait muette d'horreur, avec le sentiment confus qu'elle rêvait ou voyait une autre femme.

Un bruit sec fit retourner la religieuse, revenue à ses rangements ; elle vit à terre le miroir brisé et Suzanne renversée sur ses oreillers qui pleurait désespérément, voilant de ses mains son pauvre visage.

— Vous pleurez, madame... qu'avez-vous ?

Suzanne ne répondit pas, mais tout à coup sœur Blandine comprit ; un jour brusque s'était fait

dans son esprit. Elle ramassa le miroir brisé. « Mon Dieu ! est-ce possible, est-ce possible ! » Les mains jointes, elle regardait ce désespoir causé par la perte d'un peu de beauté fragile, trop fragile, hélas ! Et la petite religieuse se sentit l'âme toute pleine de pitié, non point pour ce malheur même qu'elle ne voulait pas admettre comme un malheur, mais pour la faiblesse de cette femme, pour son puéril chagrin. Était-ce possible de se désoler pour si peu ! Elle eût voulu trouver des mots profonds et clairs, de ces mots qui fortifient, pour apprendre à ce cœur trop attaché aux choses périssables quels sont les objets vraiment dignes d'amour et dignes de larmes.

Mais la petite sœur Blandine n'osa rien tenter pour consoler ce grand chagrin dont elle méprisait la cause et, s'en voulant de sa maladresse, toute soupirante de se trouver tellement inhabile et au-dessous de son rôle, elle alla demander qu'on prévint M. Hébert du réveil de sa femme.

Tout de suite, en voyant la glace brisée, Suzanne en larmes, Georges comprit ce qui s'était passé. Il devint très pâle, ses lèvres tremblèrent. Comme il comprenait, lui, que Suzanne pleurât sa beauté ! Ne la pleurerait-il pas aussi, cette beauté, la joie de ses yeux, au rayonnement de laquelle son amour était né ? Cet amour saignait maintenant, grandi, épuré par l'épreuve douloureuse. Ah ! certes, Georges comprenait, excusait ces larmes !... Pourtant, ainsi que sœur Blandine, il restait muet, n'osant pas les mots qu'il eût fallu dire. Ah ! s'il avait été sûr qu'en laissant parler son cœur, il la consolait, avec quelle ferveur il lui eût montré sa tendresse plus grande, son amour affirmé ! Comme il pourrait, d'une âme sincère, lui dire que pour lui elle n'était point changée !... S'il osait même, il avouerait qu'ainsi elle lui serait plus chère, parce qu'il la sentirait plus complètement à lui... Mais ces paroles d'amour, quel bien feraient-elles à Suzanne ? Peut-être que son cœur ne les comprendrait pas...

Le mouvement de recul de la jeune femme en le voyant se pencher vers elle confirma Georges dans sa pensée. Il murmura : « Pauvre, pauvre chérie ! » et ses mains emprisonnèrent les mains frémisantes de Suzanne. Elle dit, farouche :

— Il aurait mieux valu me laisser mourir.

— Tais-toi ! n'as-tu pas pitié de ceux qui t'aiment ?

— Ceux qui m'aiment ! répéta-t-elle ironiquement, ce sont eux qui devront avoir pour moi de la pitié...

— Pourquoi se désespérer, chérie ? La science fait chaque jour des progrès. Le temps n'est plus où les cicatrices comme les vôtres demeuraient ineffaçables. Nous consulterons des spécialistes, vous suivrez patiemment, courageusement le traitement qu'ils vous indiqueront et toute votre fraîcheur vous reviendra, mon aimée, je vous le jure ! Elle se redressa. Avidement, elle demanda :

— Cela se peut... complètement ?... vous le croyez ?

Il affirma :

— J'en suis certain.

— Le médecin l'a dit ?

Il hésita une seconde.

— Nous n'avons songé jusqu'à présent qu'à vous sauver. Maintenant, vous êtes en convalescence, et dès aujourd'hui nous allons demander au docteur de s'occuper de ces cicatrices... Vous avez été très sérieusement atteinte, ma pauvre Suzon ! — Je ne veux pas qu'on me trompe. Je veux savoir la vérité, l'exacte vérité.

— Vous la demanderez vous-même au docteur.

— Et si vous lui recommandez de me leurrer ?

— Je ne le ferai pas.

— Promettez-le ?

— Je le promets, dit Georges en s'efforçant de sourire. Et puis, dès que votre traitement n'exigera plus que vous restiez à portée de votre médecin, nous voyagerons, voulez-vous, Suzon ?

Le docteur, le matin même, avait donné l'adresse d'un spécialiste, le docteur Awerly, célèbre par de merveilleuses cures de beauté — des remises à neuf, disait un peu railleusement le médecin. Et Suzanne revivait à l'espérance, tandis que Georges savait, lui, ce qu'on pouvait attendre de ce faiseur de miracles. Mais n'était-ce pas un bien, déjà, que de rendre à la jeune femme le goût de vivre ?

— Oui, insista Georges d'un air joyeux, nous voyagerons...

Elle s'étonna. — Où la voulait-il mener ?

Alors il lui reparla de sa fantaisie de louer un yacht. Il regrettait, dit-il, d'avoir combattu cette idée. Il avait réfléchi : quelques mois de libre pérégrination leur feraient du bien à tous trois, et Gite serait ravie, elle aussi, de cette escapade.

Brigitte acquiesça faiblement. Elle avait caressé l'espoir que la convalescence de Suzanne s'achèverait au château d'Or, son amour pour la vieille maison primant chez elle le désir de voir de nouveaux sites. Suzanne parut hésiter. Puis elle dit que, triste et d'humeur sauvage comme elle se sentait, la pensée de se retrouver avec la bande joyeuse des Rueil l'épouvantait un peu.

— Eh ! quel besoin aurons-nous de nous mêler à eux ? Votre deuil sera une raison suffisante à expliquer votre demi-retraite... Nous prendrons un yacht pour nous et nous emmènerons votre père.

— Vous êtes bon ! dit-elle. Et elle ajouta, moqueuse un peu de la défaite de Georges : — Vous trouviez trop onéreux notre projet alors que la dépense devait être partagée... et maintenant...

— Et maintenant, fit-il gaiement, j'ai envie de faire des folies... Bah ! Suzon, le ciel y pourvoiera.

— Voilà une devise bonne pour moi qui suis — ma pauvre maman le disait souvent — insouciant au point d'en être inconsciente... Mais pour vous, l'homme prudent...

— Eh ! quelle prudence vaut la confiance affirmée par cette devise, quand on l'appuie sur un proverbe de sagesse : « Aide-toi, le ciel t'aidera ! »

— Ces deux choses se contredisent.

— Non, dit Brigitte, Georges a raison, elles se complètent.

— C'est possible, accorda Suzanne.

Et, comme son père arrivait, elle lui fit part de leurs nouveaux projets, sans chercher à savoir comment Georges comptait s'y prendre pour provoquer l'aide du ciel.

XI

Quelques jours plus tard, Georges pénétra chez sa femme avec un visage si joyeux que tout de suite elle le questionna sur la cause de ce qu'elle appelait un air de triomphe.

— Un air de triomphe, dites-vous ? C'est possible... Ma Suzon chérie, votre raisonnable mari, dont vous avez parfois raillé la prudence, a commis une folie.

— Vous ? fit-elle incrédule.

— Mon Dieu, oui. Mais une folie qui réussit ne mérite plus le nom de folie. Avez-vous remarqué que nous jugeons, bien injustement, les causes d'après leurs effets ?

— Nous les jugeons... par ce qui nous frappe et il est évident que le résultat nous frappe plus que l'intention... Mais je préférerais connaître votre folie que de philosopher à son sujet.

— Peut-être ferais-je mieux de ne vous rien dire encore : si j'allais vous causer une fausse joie !

— Une joie n'est jamais fausse du moment qu'on l'éprouve... elle dure plus ou moins, voilà tout.

— Alors, selon vous, l'illusion d'un instant...

— Vaut une réalité tant que dure cet instant.... Mais, mon ami, vous êtes aujourd'hui d'humeur à couper un cheveu en quatre. Cherchez-vous à me distraire de ma curiosité ? Vous n'y réussirez pas.

Elle parlait presque gaiement, encore sous l'influence de la visite que lui avait faite la veille le docteur Awerly : il l'avait bercée de promesses, l'assurant de sa guérison complète, réservant seulement la durée du traitement à suivre. Au sortir de la nuit qu'elle avait cru à jamais complète, une espérance, même lointaine, suffisait à donner à M^{me} Hébert le courage de poursuivre sa vie. Elle marchait vers la guérison promise, ne voyant plus la réalité qui l'écrasait encore. Maintenant, elle se laissait aller à l'impression de joie que procurent les convalescences.

Malgré l'apparente indifférence que Suzanne avait parfois témoignée à sa mère, la mort de M^{me} de Math lui avait causé un véritable déchirement. Sans doute la cuisante peine des premiers jours aurait-elle gardé plus longtemps son acuité si la souffrance physique n'était venue terrasser la

jeune femme et engourdir ses regrets. Sans doute aussi, elle revenait parfois encore saignante, la douleur de cette perte ; mais Suzanne s'en laissait un peu distraire par l'égoïste instinct de la vie qui se réveillait en elle chaque jour un peu plus.

Ce bien-être par lequel elle se laissait pénétrer depuis qu'elle ne croyait plus sa beauté à jamais perdue la rendait bienveillante à tous et son mari bénéficiait de cet attendrissement ; jamais plus qu'à présent il n'avait cru au bonheur.

Content de la voir sourire, Georges s'amusait à prolonger le jeu, refusant encore de livrer son secret. Enfin il parla.

Il lui dit comment un de ses amis, lançant une formidable entreprise, lui avait proposé d'unir pour cela leurs capitaux. En quelques mois, leur fortune serait doublée ou anéantie. Mais le lanceur de l'affaire se portait garant de la réussite ; avec de grandes preuves à l'appui, il persuadait. Et Georges, gardant seulement quelques fonds de réserve, par une prudence que maintenant il déplorait, Georges qui voulait donner à Suzanne plus de luxe, plus de plaisirs, puisque luxe et plaisirs pour elle étaient les vraies joies, avait risqué leur avoir dans un coup d'audace qui devenait — la réussite s'affirmant — un coup de génie.

— Ainsi, chérie, vous allez être riche et pouvoir, sans compter, satisfaire à vos rêves.

Elle joignit les mains, ses yeux retrouvèrent leur éclat.

— Oh ! dit-elle enfantinement, quel bonheur !

Mais ce n'était pas la fortune accrue qui la réjouissait. L'argent, pour elle, ne prenait sa valeur qu'à l'instant même où glissant à travers ses jolis doigts insouciantes, il se transformait en pluie magique, satisfaisant le caprice du moment.

Immédiatement, elle trahit un désir qu'elle avait tâ jusque-là, le jugeant irréalisable : un petit hôtel entre cour et jardin aux environs de l'Étoile. Et Georges acquiesçait, frémissant de bonheur à la seule pensée que par lui elle pourrait peut-être, malgré tout, être heureuse.

— Ainsi, dit-elle, l'affaire a réussi ?

— Pleinement ! c'est-à-dire qu'à ce moment même la dernière carte est jouée. Nous avons à cette heure partie gagnée. Ce soir même j'en recevrai la définitive nouvelle.

Elle s'inquiéta :

— Vous n'êtes pas certain encore ?

— Mais si, chérie, autant qu'on peut l'être quand on a pour soi quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent.

Elle répéta : « Je suis content ! » et revint à ses projets, l'esprit en fête.

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)





TÊTES DE JEUNES FILLES

SUITE



De son côté, la pauvre Hélène ne dormit guère. Après des années de chagrin renfermé au plus profond d'elle-même, après tant de souvenirs repris et savourés dans l'amertume du regret, elle s'était laissée reprendre un instant tout entière par la douceur de l'espoir, mais maintenant, elle aussi, se disait que tout était bien fini, puis, qu'elle-même avait dû repousser Etienne et l'éloigner impitoyablement.

Puis, elle songeait à son père, l'honneur même, à sa mère douce et résignée, en chrétienne véritable, aux volontés de la Providence; elle songeait à leur tendre sollicitude qui l'enveloppait depuis l'enfance, à tout ce qu'elle devait à leurs soins, à leur bonté si grande. Et tous les sentiments élevés et purs dont l'exercice de la piété avait pénétré son âme reprenaient leur empire sur son cœur endolori. Par de suppliantes prières à Celui qui sait apaiser toute souffrance, elle soulageait sa peine et sentait se fortifier en elle sa conscience et son profond sentiment du devoir et du respect filial.

Pendant les jours qui suivirent, au milieu des craintes, des espérances, des combats qu'elle avait avec elle-même, Hélène remarqua qu'Aliette aussi devenait toute songeuse. Elle allait et venait par la maison, la blonde Aliette, organisant toutes choses pour faire à sa tante la vie douce et facile, mais on n'entendait plus résonner ce rire clair, ni ces bouts de chansons qui remplissaient la maison de vie et de gaieté.

— Mais qu'as-tu ? dit Hélène, tes fossettes s'aplatissent, tu es silencieuse, toi, la fauvette babilarde ?

— Aïe ! ce que j'ai ? Je suis bien malade, ma pauvre amie, dit piteusement la jeune fille.

Hélène lui prit la tête et la regarda dans les yeux, qu'elle ne baissa point.

— Il y a... il y a ce démon d'avocat, cria Aliette avec une colère comique.

— Bon ! je m'en doutais

— Ah, vraiment ! tu trouves cela tout simple, toi ? Je suis furieuse contre moi, contre lui, contre l'univers !

— Où est le mal ? dit Hélène en souriant.

— Dans le Lit, dont je dépends, dans ma pauvreté, ma sottise situation de fille riche en apparence et qui ne possède en réalité qu'un gros « rien du tout ».

— Tu m'as souvent dit en plaisantant que M. Salbris te faisait un grand doigt de cour, et moi-même, je l'ai fort bien remarqué. Enfin, te plaît-il ?

— Abondamment, sans qu'il s'en doute, j'espère. Je ne puis m'en empêcher, et c'est ce qui me fâche.

— Pourquoi ? Rien de plus naturel. Il est l'ami d'Etienne, il ne saurait donc être que très bien. Je le crois sincère et désintéressé.

— Oh ! ceci... pas tant que tu crois. Je m'en suis aperçue plusieurs fois. Il me croit riche, bien dotée par ma tante ; il voit en moi l'alouette toute rôtie tant recherchée des jeunes gens.

— Mais il aurait raison de penser tout cela. Ta tante parle sans cesse de te doter, de faire de toi son héritière.

— Oui ! si j'épouse son cher Pont-Sauvage, pour rester près d'elle. Elle me l'a encore répété ce matin. Du reste, tu l'as entendue une fois ; jamais elle ne me donnera à un autre qu'au jeune et beau Formose.

— Et si un autre te demande, sans dot ?

— Elle refusera tout de même, car elle ne peut se passer de moi. Oh ! mais, je vais expliquer tout ceci à M. l'avocat, à la première parole claire qu'il me dira, et cette parole a pris l'express, elle va arriver. Je ne veux pas qu'il fasse quelque démarche inutile auprès de ma chère tante, démarche qui me retomberait sur la tête en humiliations de tout genre. Il saura par moi la situation, il retournera à Paris et me laissera tranquille.

— Mais tu es folle, ma petite Aliette. Ne t'exalte pas ainsi. Attends sa demande et nous aviserons.

— Ah ! s'écria la jeune fille en se pelotonnant dans les bras de son amie ; ah ! c'est qu'il serait si bien le mari de mes rêves. Il est si bon, si aimable, si spirituel... il a plaidé avec tant de talent ! Et puis, il m'emmènerait à Paris, loin de ma tante, du Traversin, et de Pont-Chose. Et quelle

jolie vie nous mènerions ensemble, à rire toute la journée, car moi, vois-tu, je ne comprends pas l'affection prise au tragique.

Elle fondit cependant en larmes après ce beau discours, la pauvre Aliette, mais elle restait décidée à faire et dire ce qu'elle croyait droit et loyal, même contre son désir et son intérêt.

Or, elle avait parfaitement pressenti l'intention de Salbris. Le procès fini, le jeune avocat se voyait obligé de rentrer à Paris. Il ne prolongeait son séjour en Anjou qu'à cause d'Aliette; décidé à se marier, aimant les solutions rapides, il trouvait que M^{lle} de Brigné réunissait exactement toutes les conditions qu'il pouvait désirer rencontrer, comme famille, fortune, éducation, et il voulait savoir au plus tôt s'il avait chance de lui plaire et de se faire agréer par elle.

M. Daguet lui avait bien parlé de Pont-Sauvage comme d'un rival sérieux, mais il ne pouvait admettre qu'un jeune homme si nul pût être accepté par une aussi charmante jeune fille. Il lui fallait donc tirer les choses au clair, et ne rien abandonner sans combat.

À la Charmille, où il se rendit dans la journée, on jouait avec animation au croquet et au tennis. De loin, M^{me} Mathay pouvait, par la fenêtre ouverte, apercevoir les joueurs, et grâce à une lorgnette excellente, elle surveillait physionomies, gestes et conversations.

Aliette achevait une partie avec l'élégant vicomte comme partenaire; il commettait, comme toujours, cent maladresses; très nerveuse, elle déversait sur lui son humeur irritable, qu'il prenait béatement pour une façon de coquetterie.

— Il fait véritablement chaud, disait-il en se tamponnant délicatement le visage avec un petit mouchoir brodé à ses armes. Mademoiselle, puis-je vous faire apporter quelque rafraîchissement? Non? Alors, une ombrelle, un éventail? Je suis à vos ordres.

Salbris arriva juste au moment où la jeune fille, excédée, songeait à envoyer Pont-Sauvage à la cave ou au grenier, pour s'en débarrasser.

— Bonjour, monsieur de Rose-Sauvage, dit-il sans rire, avec une exagération de politesse.

— Pont, cher monsieur, Pont! Je ne suis pas Rose du tout.

— Monsieur de Pont-Sauvage, dit Aliette du ton le plus gracieux, veuillez donc aller me chercher mon petit éventail bleu, il est quelque part à la maison, mais je ne sais où. Ayez donc la bonté de le chercher.

— Trop heureux de courir pour vous après un éventail, mademoiselle, dit-il en s'élançant.

Il ne pouvait soupçonner, le confiant Formose, que l'éventail bleu restait blotti dans la poche même de la perfide Aliette. Elle le regarda s'éloigner avec un soupir de soulagement. Salbris lui offrit de reprendre la partie, mais elle refusa; non, elle se sentait trop lasse.

Le jeune avocat arrêta sur elle son regard perçant; Aliette rougit un peu, paraissant gênée d'être ainsi observée.

« Oh! oh! pensa-t-il, il y a quelque chose qui cloche. Ma belle petite Aliette, tant pis; défendez-vous, car je vais attaquer ».

Il lui proposa d'aller s'asseoir près de la Charmille, sur le banc rustique, pour regarder les joueurs, tout en se reposant. La jeune fille s'y laissa tomber, dans une attitude lasse et brisée qui contrastait avec sa vivacité ordinaire.

Gatien lui en fit discrètement la remarque en ajoutant d'un ton enjoué :

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle? Des lueurs d'orage semblent zigzaguer dans l'azur de vos yeux.

Elle ne put s'empêcher de sourire, et dit qu'elle se sentait un peu nerveuse.

— Et pourquoi? Allons, dites-moi ce qui vous préoccupe, ou vous inquiète.

— Oh! rien...

— Rien? voilà un mot qui signifie quelque chose d'énorme dans la bouche d'une jeune fille. Ce « quelque chose » vous préoccupe, je le devine, et je le maudis.

Pour toute réponse, Aliette arracha un brin d'herbe et se mit à jouer avec, regardant le sol.

— Moi aussi, mademoiselle, je suis fort tracassé.

— Vous, monsieur?

Elle le regarda avec un mélange de défiance et de malice qui reparaisait.

— Oui, moi, votre serviteur. J'ai quelque part mon meilleur ami qui m'a fait des confidences sur un sujet fort délicat, et je vais vous di...

— Je ne vous les demande pas!

— Pardon! il faut que je vous les redise, sans le nommer, car votre parfait bon sens peut résoudre une question qui l'intéresse... infiniment.

— Nous y voilà, pensa Aliette; son meilleur ami... c'est lui en personne.

« Gare la bombe, ma mignonne, se dit tout bas Gatien; j'entends recevoir une réponse nette, et cela, tout de suite ».

— Voici, reprit-il tout haut : Mon ami est un excellent garçon, point sot, très laborieux, et qui a dû ne compter que sur lui-même pour « faire sa vie », comme on dit maintenant. Il y est arrivé, après des années de travail, et maintenant qu'il a le loisir de penser un peu à son bonheur intime, il veut se marier pour avoir un foyer, une famille, un intérieur aimable, car il est absolument seul. Or, il désire une femme qui soit, simplement, une perfection.

— Oh! il n'est pas difficile, monsieur votre ami, dit Aliette d'un ton d'ironie légère; cela n'existe pas.

— Mais si, mademoiselle, car mon ami l'a trouvé, et son désir le plus vif est de savoir si cette personne rare et charmante accepte son affec-

tion très forte et très sincère, et son dévouement absolu. Comment doit-il s'y prendre pour le savoir? Un bon avis, mademoiselle?

— Mais... votre ami n'a qu'à le lui demander, ce me semble. Qui est-ce? dit-elle résolument en levant vers lui son franc regard, mais elle le baissa bien vite en rencontrant la réponse la plus nette dans celui du jeune avocat.

— C'est vous, c'est moi. C'est de nous deux qu'il s'agit. Oh! laissez-moi vous parler à cœur ouvert, mademoiselle. Vous n'ignorez certes pas tout ce que je pense! Du premier moment où je vous ai rencontrée à la gare de Paris, j'ai senti que, hasard, Providence, destinée... tout ce que vous voudrez... me mettait en présence de la femme que je désirais, et tout est venu confirmer ma première impression. Par mon ami Étienne, par moi-même, vous me connaissez suffisamment pour me répondre... Mademoiselle de Brigné, voulez-vous partager ma vie? Puis-je vous demander à madame votre tante, par l'intermédiaire de mon parrain, M. Daguet? Il connaît, il approuve mes sentiments à votre égard. Si vous voulez bien m'aimer un peu, je serai pour vous l'ami le plus dévoué, le mari le plus aimant. Dites, mademoiselle, puis-je parler à votre tante? Un mot, et j'y cours.

Il y eut un bref silence. Il vit Aliette très troublée, rougir, puis pâlir, mais ses lèvres serrées ne disaient pas le mot qu'il attendait. Enfin, elle prit son grand courage.

— Ne parlez pas à ma tante, monsieur Salbris, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Pourquoi? reprit-il vivement, tout étonné. Est-ce que je vous déplaïs?

— Non!...

Ce « non » s'échappa si spontanément que, toute honteuse, elle baissa le visage.

Gatien sourit, et un éclair de joie passa dans ses yeux. Il reprit, très doucement :

— Eh! bien alors? où est l'obstacle?

— Dans ma situation, qui n'est pas telle que vous la supposez probablement. Oh! ne m'interrompez pas, je vous en prie; je ne pourrais aller jusqu'au bout, car cela me coûte à dire : comme tout le monde, vous me croyez riche, dotée par ma tante, et son héritière? Eh! bien, la réalité, c'est que je ne possède par moi-même aucune fortune; je suis mineure, je dépends entièrement de ma tante, qui est absolument décidée à me marier de façon à me garder près d'elle, et ne me dotera qu'à cette condition expresse : c'est que j'épouse M. de Pont-Sauvage.

— Comment! Je sais qu'elle est un peu personnelle, mais cet absurde mariage? Est-ce admissible?

— Oui; le mari que ma tante m'impose, c'est...

— Cette exquise gravure de modes? Et vous l'épouseriez? s'écria Gatien avec une expression de fâcherie indignée.

— Non, certes, jamais, répondit-elle avec éner-

gie. Mais, alors, ni dot, ni héritage. Ma tante me l'a maintes fois déclaré formellement. Je ne lui demande, elle ne me doit rien. Aussi, suis-je trop droite, trop fière, pour vous laisser croire ce qui n'est pas, et vous permettre de vous engager pour vous retirer ensuite. Repartez donc tout de suite pour Paris; la locomotive chauffe, ajouta-t-elle avec une légère raillerie qui déguisait son émotion.

— Mademoiselle, riposta Gatien d'un ton ferme et très sérieux, tout ce que vous venez de me dire avec tant de franchise, je le savais. Et vous voyez que cela ne m'a point arrêté. Je serai aussi franc que vous. Il est certain que, sans rien savoir au début, de votre situation de fortune, j'ai trouvé en vous l'idéal que je cherchais. Votre excellente éducation chrétienne, — chose à laquelle je tiens essentiellement, — votre esprit, votre grâce, votre gentil bon sens et la façon dont je vous ai vue, si jeune encore, exercer vos devoirs de maîtresse de maison, tout cet ensemble rare m'a entièrement charmé. Quand, de plus, on m'a dit que vous étiez une riche héritière, cela ne m'a nullement déplu, au contraire! je vous l'avoue très sincèrement, car je considère que ma femme sera mon associée, et pour lui donner l'existence que je lui veux, un peu de fortune m'eût fort convenu. Depuis, je me suis informé, et je connais votre situation peut-être encore mieux que vous-même.

— Merci de votre sincérité, monsieur, murmura la pauvre Aliette, qui se raidissait; mais ma tante ne changera rien à ses décisions; croyez-moi, reprenez le train de ce soir.

— Pas du tout; je reste. Pour qui me prenez-vous, mademoiselle? J'ai eu trop de peine à me créer une situation assez belle pour ne pas comprendre le rôle important que joue l'argent dans l'existence. Mais je ne suis pas pour cela un endurci ni un sceptique. Je n'ignore aucunement qu'il y a pour le bonheur des choses bien supérieures à la fortune, et que ces choses valent tous les sacrifices quand on est assez heureux pour les rencontrer et savoir les apprécier.

Gatien apprit ensuite à la jeune fille étonnée qu'à dix-huit ans révolus, la loi lui donnait, comme orpheline, le droit de disposer de sa main sans le consentement de sa tante.

— Eh! bien, poursuivit-il, maintenant que vous connaissez votre situation légale, permettez-moi, mademoiselle, de vous demander une seconde fois si vous consentez à partager avec moi une existence beaucoup plus modeste que je ne l'aurais désirée pour vous, s'il faut ne pas compter sur la générosité de madame votre tante.

— Mais... oui! dit tout bas Aliette touchée, les yeux baissés brillants de larmes.

— Tous deux nous sommes sans famille et libres de disposer de nous-mêmes. Vous serez donc ma chère compagne; mais pour vous, pour le monde et ses convenances très respectables, je

tiens à vous recevoir des mains de votre seule parente. Soyez sans crainte, je saurai m'y prendre pour l'amadouer et l'amener tout doucement à vous laisser vous marier à votre gré.

Cet espoir ramena le sourire sur le visage d'Aliette, malgré son trouble et son émotion.

— Maintenant, dit Gatien triomphant, je puis agir et je...

Pont-Sauvage accourait brandissant victorieusement un grand éventail vert. Aliette se leva vivement et disparut dans la profondeur de la Charmille, afin d'y savourer seule et tranquille l'immense joie qui remplissait son cœur. Puis elle rentra près d'Hélène, à qui elle en fit part aussitôt.

Cependant, Gatien impatient d'avoir une solution à ce qu'il désirait avec toute la force de son opiniâtre volonté, s'en fut trouver M. Daguet, et eut avec lui une longue conversation. Le magistrat l'écouta fort attentivement, lui posa diverses questions sur sa situation de fortune, ses espérances d'avenir.

— Eh! bien, mon ami, je ne puis que t'approuver. Je vais faire la démarche que tu me demandes; c'est correct et te donne un appui moral qui te manquerait si tu allais à brûle-pourpoint demander à M^{me} Mathay la main de sa nièce. Tu sais quelle affection j'ai pour cette enfant dont je n'ignore point la situation délicate dans la maison de sa tante. Certes, tu ne saurais faire un meilleur choix. Toutefois, il faut t'attendre à un refus certain.

— Pourquoi?

— Mais parce que, ainsi qu'Aliette te l'a dit, la tante est absolument décidée à garder sa nièce en la mariant à son gré; nièce et dot sont pour son cher Formose. Là! ne va pas trouser mon plafond en bondissant de la sorte; quel emballé!

— Eh! qu'elle garde donc son argent. Un Pont-Sauvage, ce pauvre niais, le mari d'Aliette? Allons donc!

— Il est très doux, timide, sans volonté; c'est ce qui convient à la tante; tout est arrangé entre eux deux, je le sais. Devant un refus certain, que feras-tu?

— Parrain, dit Gatien, devenu très calme, j'irai à mon tour donner un rude assaut à la Dame au Lit. Pas d'argent, soit; mais la main de votre nièce, chère madame.

M. Daguet sourit, content de rencontrer chez son filleul un si joli élan de jeunesse et de générosité. Il s'en fut donc à la Charmille, où il trouva M^{me} Mathay en matinée de soie orangée, adossée à un superbe oreiller brodé d'or sur fond héliotrope. Elle attendait des visites d'importance.

Aliette, en élégante toilette de Liberty rose, écrivait une quinzième lettre sous la dictée de sa

tante. Soupçonnant la démarche que venait faire le conseiller, elle s'éclipsa discrètement.

— Je crois que voici les « hostilités » engagées, dit-elle à Hélène, le cœur battant.

Sans périphrasede, M. Daguet exposa aussitôt le motif qui l'amenait, et la réponse fut bien celle qu'il avait prévue: « Désolée, mais Aliette était irrévocablement destinée à ce cher Formose. » Suivit un éloge sans fin du candidat.

Le conseiller ne crut pas devoir insister, et se retira, porteur d'un refus enveloppé dans les plus mielleux compliments à l'adresse de M. Salbris.

La Dame au Lit considéra l'affaire comme réglée, et n'en souffla mot à sa nièce, ce qui laissa celle-ci inquiète et toute perplexe.

— Voilà, dit le magistrat à Gatien, qui l'attendait avec une impatience fébrile: refus très net pour la cause prévue. Je n'ai ni discuté ni insisté. Réfléchis et agis. M^{me} Mathay compte bien que, de dépit, tu vas sauter dans le premier train pour Paris.

Gatien vint se planter, les bras croisés, l'œil ironique, devant son parrain.

— Ouais? Eh! bien, elle ne connaît pas son futur et très dévoué neveu. Demain, je tombe en aérolithe dans le Fauteuil-Bavard, et je réitère énergiquement ma demande; nous verrons bien.

Le lendemain donc, la moustache agressive, l'œil chargé à balles, mais la bouche pleine de miel, Salbris se fit annoncer à la Charmille. Plusieurs personnes entouraient le Lit où trônait M^{me} Mathay; on n'entendait que petits rires, chuchotements, bruits de cuillères agitées dans les tasses, grignotements de gâteaux, phrases élogieuses. Comme toujours, gracieuse et infatigable, Aliette, assistée d'Hélène, s'occupait de tous.

Gatien arriva tout droit saluer la Dame au Lit, d'un air si délibéré, avec un aplomb si triomphant, qu'Aliette ne put s'empêcher de lancer un regard d'intelligence à son amie.

Le malin Parisien s'aperçut fort bien de l'effarement de la tante à l'audacieuse apparition de celui dont elle se croyait si parfaitement débarrassée.

— Vous venez nous faire vos adieux? cher monsieur, dit-elle, l'œil aigu, mais toute confite.

— Moi? mais non, chère madame, j'ai trop de peine à quitter un pays où j'ai trouvé en vous l'idéal de l'hospitalité, de la bonne grâce, de la bonté. Je venais simplement causer avec vous confidentiellement du procès difficile dont vous m'avez confié la direction. J'ai reçu à ce sujet de graves informations.

Et tout délibérément, il s'installa dans le fameux Fauteuil.

Ayant suffisamment bu, grignoté et « potiné », toute la société se retira, au milieu d'un orage de compliments, reconduite par les deux jeunes filles qui ne rentrèrent pas.

Seule avec Hélène, Aliette dit, toute pâle :

— Je sens que mon sort se décide en ce moment... j'étouffe d'inquiétude. C'est la bataille décisive. Ah ! j'ai la petite mort...

— Du courage ; va, tout ira bien.

« A nous deux, ô tante adorable ! » se dit Gatien *in petto*.

D'un air innocent, il commença par lui parler du procès dont elle l'avait chargé. Fort intelligente en affaires, M^{me} Mathay suivait parfaitement ses explications. De prime abord hostile, sur ses gardes, elle cessa de se défier en l'écoutant, elle tenait fort à son argent ; il le savait et lui tendit un piège plein de scélératesse.

— Cher maître, dit-elle en minaudant, que de grâce mon cœur vous rend ! Quel talent ! quelle habileté à conduire une affaire si délicate ! Comment ferai-je pour reconnaître jamais ?... Vous fixerez vous-même les hono...

Il se récria ; pas question de cela pour le moment ; avec une personne comme elle, une amie ! Oh ! non. Après le gain du procès on réglerait les frais, voilà tout. Cependant, ajouta-t-il comme en se reprenant, il emporterait volontiers un souvenir de la Charmille.

Enfarinée, la Dame au Lit ne vit le piège qu'en y tombant.

— Et quel souvenir ? tout est à vous, cher maître, dit-elle avec empressement. « Quelque tableau qui lui aura plu, pensa-t-elle ».

— Oh ! chère madame, que de bonté ! Je voudrais simplement...

Il parut hésiter.

— Dites, dites vite.

— Simplement... la main de votre charmante nièce.

Surprise à l'improviste, malgré tout son empire sur elle-même, M^{me} Mathay dissimula mal sa contrariété sous un sourire forcé. « Encore ! revenir à la charge ! quelle insistance de mauvais goût !... Puisqu'elle avait dit : non ! » Son visage exprimait tout cela fort clairement. Mais Gatien demeurait impassible, la bouche en cœur. Le duel s'engagea ; lui, restait opiniâtre, correct dans la forme ; elle, irritée, résolue au refus, mais gardant sa règle de conduite : ne jamais se fâcher avec personne.

— Je croyais, cher monsieur de Salbris, que notre respectable ami, monsieur Daguet, vous avait à ce sujet transmis la réponse que j'ai le regret de vous faire, tout en restant flattée de votre demande... un peu inopinée : un refus formel basé sur d'anciens arrangements de famille. Ma nièce est promise à M. le vicomte Formose de Pont-Sauvage.

Il répondit, tout souriant :

— Chère madame, voilà qui m'est absolument indifférent. Pour moi, monsieur de Pont-Sauvage n'existe pas.

— Comment ?... dit-elle, suffoquée.

— Oui. J'ai l'intention formelle d'épouser mademoiselle Aliette de Brigné, votre nièce. Et ce que j'ai décidé, je le fais.

Gatien débita ces énormités d'un air doux, comme les choses les plus simples du monde.

Elle répondit avec une aigreur à peine dissimulée sous un ton de politesse :

— Peut-être, cher monsieur, ignorez-vous que ma nièce est sans fortune, qu'elle me doit tout.

— Je n'ignore point ces détails.

— Et que son caractère n'est pas exempt de fâcheuses inégalités dont je n'ai jamais pu la corriger.

— Tant mieux ; cela donne du piquant à l'existence en commun. Il ajouta en lui-même : « Tu me paieras cette non-vérité, chère tante bien-aimée. »

Etonnée de ne pouvoir le déconcerter, M^{me} Mathay continua avec la plus impertinente perfidie :

— On vous a sans doute parlé d'une dot considérable que je donnerais à ma nièce, ou peut-être dit qu'elle peut compter sur mon héritage ; ma santé est si frêle !

— Je crois mademoiselle votre nièce incapable de pareils calculs. Moi aussi, du reste, répondit-il, cette fois d'un ton un peu bref.

— Enfin, s'il me convenait en effet de la doter, ce serait naturellement à la condition qu'elle fit un mariage selon mon gré. C'est bien le moins, après ce que j'ai fait pour elle ! car, enfin, je ne lui dois rien, rien du tout ; je l'ai tirée de la misère, lui ai fait donner une excellente éducation. Son père, mon pauvre frère, m'avait coûté déjà assez cher... mais mon cœur...

— Chère bonne madame, je connais votre cœur ; mais aurais-je le chagrin cuisant de ne pouvoir être comparé à monsieur le vicomte de Pont-Sauvage ?

— Formose a pour moi l'attachement d'un fils, et mon cœur...

— Et moi donc ! protesta vivement Salbris avec un sérieux magnifique.

— Il ne me quittera, ne m'abandonnera jamais, lui, dans ma situation misérable. Il est du reste riche, bien élevé, d'une ancienne et bonne noblesse.

— ...D'une intelligence et d'une instruction tout à fait remarquables ; c'est en effet un garçon fort capable de plaire à une jeune fille comme votre charmante nièce.

Elle pinça la bouche, se contenant.

— Madame, continua tranquillement Salbris, permettez-moi de vous demander une fois encore si, décidément, vous voulez me causer l'affliction, j'ose dire la pénible déception, de me refuser la main de mademoiselle votre nièce ?

— Oui, monsieur. Assurément je déplore, je regrette... mais mon cœur...

— Eh bien, madame, vous voulez donc m'obliger à l'épouser malgré vous ? J'en serais désespéré, mais mon cœur... car moi aussi j'ai un cœur.

Elle eut un ricanement :

— Ha! ha! Mais vous oubliez, monsieur, que je suis sa tante, sa seule parente. Je représente pour elle mon pauvre frère et j'ai, je crois, sur elle une autorité absolue.

— Pardon! pas si absolue. M^{lle} de Brigné est orpheline, elle a dix-huit ans accomplis; d'après la loi, elle est majeure et n'a de consentement à demander à personne pour se marier. Les dames ne font pas leur droit; il n'est donc pas très étonnant, madame, que vous ignoriez cette disposition de la loi.

M^{me} Mathay restait aphone, confondue. Ce Parisien, c'était le diable en personne!...

Elle balbutia :

— Mais je vous répète, monsieur, que ma nièce n'a aucune fortune.

— Vous ai-je rien demandé? Mon parrain a dû vous expliquer que je me suis créé, par mon travail, une assez belle situation. Certes, je ne dédaigne nullement l'argent, mais je m'en moque aussi. J'aime mademoiselle votre nièce bien davantage, et c'est elle seule que je veux. Elle me préférera, assurément, à M. de Pont-Sauvage.

Elle le regarda, stupéfaite :

— Hé! qu'en savez-vous, monsieur?

— J'en suis sûr, madame, parce que, en ma double qualité de Parisien et d'avocat, je manque totalement de modestie. Demandez-lui de choisir entre nous deux; c'est moi qu'elle choisira.

— Ah! ah! charmant... très spirituel! dit la Dame au Lit avec un petit rire aigu. Malgré mon admiration pour votre mérite, votre talent, vos qualités, votre esprit, monsieur Salbris, je finis par être en droit de considérer votre insistance comme entachée d'inconvenance. Ma nièce est promise, cela suffit.

Ceci fut dit d'un ton assez bref.

— Chère madame, répondit-il avec le flegme le plus parfait, voudriez-vous demander à mademoiselle de Brigné son avis sur ce sujet qu'il intéresse toute la première? Elle pourrait trancher la question, qui est simple : devenir madame Salbris sans dot ni héritage, ou devenir vicomtesse de Pont-Sauvage avec l'un et l'autre?

Elle s'agitait, compromettant la rigide harmonie du Lit, du majestueux Traversin.

Sous son air grave, le malin Gatien s'amusait énormément.

— Je vous répète, monsieur, que le mariage de ma nièce est chose décidée, et je me vois obligée de ne point vous écouter plus longtemps.

A ce congé peu déguisé, Salbris se leva. « Voilà qui suffit pour cette fois; je ne veux pas la faire mourir tout à fait », se dit-il.

Et tout haut :

— Chère madame, vous avez le cœur trop généreux, l'esprit trop vaste, l'intelligence trop fine, une amabilité trop parfaite, pour ne pas vous rendre un compte exact de mes sentiments, de ma volonté, et de la situation nouvelle que cela crée entre nous trois. Veuillez donc, je vous en supplie, transmettre à mademoiselle votre nièce l'expression de mon inébranlable résolution d'en faire ma femme, à moins qu'elle-même ne me dise, à moi-même, qu'elle refuse de me prendre pour mari. Elle n'a, je dois vous le répéter, madame, aucun besoin d'un consentement que j'ai cru toutefois de haute convenance de vous demander, et que j'aurais vivement désiré vous voir accorder de bonne grâce. Je suis sûr que vous y arriverez, car au fond, je suis certain que vous êtes réellement bonne.

— Mais... monsieur! en vérité!... en vérité... balbutia M^{me} Mathay, à deux centimètres d'une complète suffocation.

— Parlez donc à mademoiselle votre nièce, chère madame; sinon, vous me mettriez dans l'obligation de m'acquitter moi-même de cette si délicate commission.

Cela dit, il prit la longue main froide et frôla les belles bagues de sa fine moustache, salua profondément et sortit, laissant la Dame au Lit dans un état d'indicible fureur.

Le Traversin, fortement agité, passa de ce fait un bien mauvais quart d'heure.

PIERRE DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)

LES RICHESSES

*Le roi le plus puissant dans notre humanité,
Celui dont l'aspect seul soumet, désarme, enchaîne,
Qui triomphe toujours et qui, malgré la haine,
A plus d'adorateurs que la Divinité,*

*C'est l'or. Debout toujours, son empire est resté!
Dans l'empire du ciel, la plus puissante reine
Qui sèche toute larme et brise toute chaîne,
C'est l'épouse du Christ, c'est l'humble Charité.*

*O riches, soyez bons! La porte de la tombe
Est basse; en y passant, toute couronne tombe
Entraînant avec elle toute fausse grandeur.*

*Soyez bons! pour qu'au jour où le juge du monde
Vous interrogera, la Charité réponde :
— C'est un de mes enfants, accueillez-le, Seigneur.*

ÉDOUARD PLOUVIER.



REVUE MUSICALE

Verdi. — Concerts Lamoureux : *L'Or du Rhin*. — Concerts Colonne : le festival Mendelsohn. — *Tristan et Iseult*. — A l'Opéra-Comique : *La Fille de Tabarin*, par Pierné.



Le compositeur qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-huit ans eut une belle carrière, une vie noble et heureuse. Verdi connut cette joie rare : se voir apprécié de son vivant.

La liste de ses opéras, dont beaucoup furent représentés en France, est longue. Verdi fut par dessus tout un compositeur dramatique. Les poèmes qu'il choisissait étaient essentiellement écrits pour le théâtre ; leurs situations tragiques, leurs péripéties nombreuses inspiraient à merveille son génie. On lui a reproché une orchestration un peu vulgaire, trop bruyante, visant plus aux gros effets qu'à l'impression profonde.

Verdi pressentit les aspirations nouvelles et, dans ses dernières œuvres, le rôle de l'orchestre est plus important qu'au début de sa carrière. Pourtant, il ne renia pas ses origines. J'écoutais chez Colonne le ténor Kalisch chanter l'air d'Othello, cet Othello tellement plus puissant, plus adapté au poète que celui de Rossini ! Qu'elle est cent fois, mille fois absolument italienne cette phrase : « *Dardi volanti et volanti corsier !* » redite par les cuivres ! Mais, de manière générale, l'accompagnement est plus complet et plus recherché. Le maestro fut-il venu au monde cinquante ans plus tard, nul doute qu'il eût donné à ses compositions une forme plus moderne ; il faut l'admirer d'avoir cherché à adopter les formules nouvelles, alors qu'il était déjà vieux et qu'aucune concession ne lui était nécessaire pour acquérir le succès. Souhaitons que l'Italie lui trouve de dignes successeurs. Hélas ! n'est-ce point un vœu stérile ? L'échec des *Maschere*, la nouvelle œuvre de Mascagni, semble indiquer que la place de Verdi est encore vide.

Avec *L'Or du Rhin*, nous voici bien loin de l'Italie ! La légende, que vous connaissez toutes, serait enfantine sans le sens profond et symbolique qu'elle renferme. La Tétralogie entière peut se résumer en ces mots : Les dieux perdant leurs privilèges parce qu'ils ont succombé aux fautes de l'humanité. Dans *L'Or du Rhin*, Wotan est dépouillé de sa puissance pour avoir

montré une ambition démesurée et avoir écouté les conseils du mensonge et de la ruse. Mais l'idée dominante de l'œuvre, c'est l'or, l'or maudit qui, répandu sur le monde, va y semer la haine et le meurtre. La musique expose, explique, condense, elle est l'élément principal d'une œuvre où les faits par eux-mêmes signifient peu. Elle joint la couleur descriptive à l'insuffisance des paroles. Supériorité splendide de la musique du Nord sur les conceptions purement latines, d'où la nature est absente. En Allemagne, principalement, les champs, les bois, le vent, ont leurs voix. Wagner savait mieux que tous donner une âme aux choses. Dans le prélude, sur un seul accord, l'eau du fleuve sourd, bruit, s'agite, tourbillonne et s'étale en nappe joyeuse ; le motif du feu (que nous retrouverons dans les autres parties de la Tétralogie) est merveilleux. La flamme vit, fluide magique. Le motif de la forge, où Mime a martelé le casque enchanté ; toute la scène qui suit où pleure, nostalgique, la note cristalline du crapaud, la marche rude et cahotée des géants, le motif de l'or, la tristesse oppressée qui règne sur les dieux sont des pages vraiment splendides que l'orchestre Lamoureux a interprétées de façon supérieure. Les chanteurs n'ont peut-être pas été tout à fait à la hauteur des instrumentistes. Il faut pourtant mettre hors de pair Challet (Wotan) et Bagès (Loge).

Le maître Colonne a eu la bonne idée de réunir dans un de ses programmes le souvenir de deux morts illustres : la reine Victoria et Verdi. La première avait accordé sa haute protection à Mendelsohn qui lui dédia la mélancolique et pittoresque symphonie écossaise. Mendelsohn eut encore les honneurs de l'affiche avec un bel air de concert fort bien dit par M^{me} Adiny, et son concerto pour piano en *sol mineur*, admirablement exécuté par M^{lle} Mania Seguel. Enfin, l'orchestre exécuta avec la finesse, la légèreté, l'esprit que Colonne a toujours apportés à la rendre, l'exquise partition du *Songe d'une nuit d'été*, où les kobolds blonds sautillent et volètent par les blanches clairières, sous les rayons lunaires. L'excellent ténor Kalisch, après avoir dû bisser son air d'Othello, interpréta superbement, secondé par M^{me} Adiny, le duo d'amour du second acte de *Tristan et Iseult*, si intangiblement splendide, qu'il laisse l'auditeur transporté. Plus que parfaits furent l'orchestre et les artistes. La salle a fait une ovation à Colonne, ovation méritée à laquelle

il associa, avec une charmante modestie, tous ses partenaires.

Je ne puis citer les programmes complets de tant de concerts, un mot seulement de *L'An mil*, composition curieuse de Pierné, réentendue au Conservatoire avec un vif plaisir : très expressive à la fois de la terreur abattue sur le peuple, à l'approche de la fin du monde qu'a prédite l'Apocalypse et de l'extraordinaire folie, née de la crainte, à qui l'on doit la bizarre cérémonie sacrilège de la messe de l'âne et des fous.

La Fille de Tabarin, nouvelle comédie lyrique due également à Pierné, sera pour l'Opéra-Comique un long et mérité succès, du moins je le crois. La pièce est de Sardou, le roi de l'intrigue dramatique et de l'exquise mise en scène. La musique est parfois puissante, toujours fine, pétillante d'esprit. L'action se passe sous Louis XIII, motif à costumes ravissants.

Tabarin, l'ancien pître, l'ex-valet de Mondor, bateleur de la place Mazarine a, une fois fortune faite, disparu des tréteaux. Il s'est retiré avec sa fille, la touchante Diane, et vit dans son château où il est connu sous le titre de sire de Beauval. Sauf Nicole, fidèle gouvernante, tout le monde ignore son passé, précaution utile à une époque où les comédiens, excommuniés, ne pouvaient même pas être inhumés en terre bénite. Un charmant gentilhomme, Roger, fils de l'austère comte de la Brède, courtise Diane, mais n'ose demander sa main. Diane est riche, Roger pauvre et le comte de la Brède très rigide. Le sire de Beauval sauvera les amoureux. Après avoir confessé sa fille, il s'adresse au comte, il le convainc que Roger a compromis Diane et que, par conséquent, il faut les marier. La Brède fait quelque résistance. On pourrait soupçonner son fils d'être un coureur de dot. Il cède enfin et, dans la joie générale d'amis réunis à sa table, le sire de Beauval annonce les fiançailles. Le repas commence, quand arrivent aux abords du château la troupe ambulante du comédien Mondor. Tabarin est pris d'une crainte funeste.

Le premier acte contient des pages exquises : le duo de Diane et de Nicole, le duo d'amour, les paroles tendres que Tabarin dit à sa fille, une sorte de berceuse entre autres, absolument ravissante.

Le second acte nous fait assister à une fête foraine en pleine forêt, joyeuse, animée par la foule bigarrée qui danse des rondes, consulte la sorcière, se querelle, écoute la parade de Mondor. Hélas ! pauvre Mondor, sa fortune l'a abandonné depuis qu'il n'a plus Tabarin, personne n'achète son élixir universel et le souper de la troupe est plus que problématique.

Il risque un dernier effort et demande au sire de Beauval l'autorisation de donner une représentation dans son orangerie. Le seigneur refuse. Tout à coup le bateleur tressaille : il a déjà vu ce seigneur que l'on dit si bon. Timidement il l'inter-

roge, n'a-t-il pas connu Tabarin ? Et même, n'est-il pas ce Tabarin tant regretté ? Le sire de Beauval s'indigne, Mondor s'excuse, insiste, il s'attendrit, il évoque le souvenir du compagnon de tréteaux qu'il aimait. Tabarin ne peut résister à l'appel de l'amitié, ils tombent dans les bras l'un de l'autre et Mondor jure de garder fidèlement le secret.

Cette fin d'acte est d'une grande émotion. La parade, le long monologue de Mondor, les chants et les rondes populaires, tout cela est parfait, orchestré avec une délicate originalité. Il règne sur cette fête rustique une atmosphère vieillotte, d'une savante naïveté.

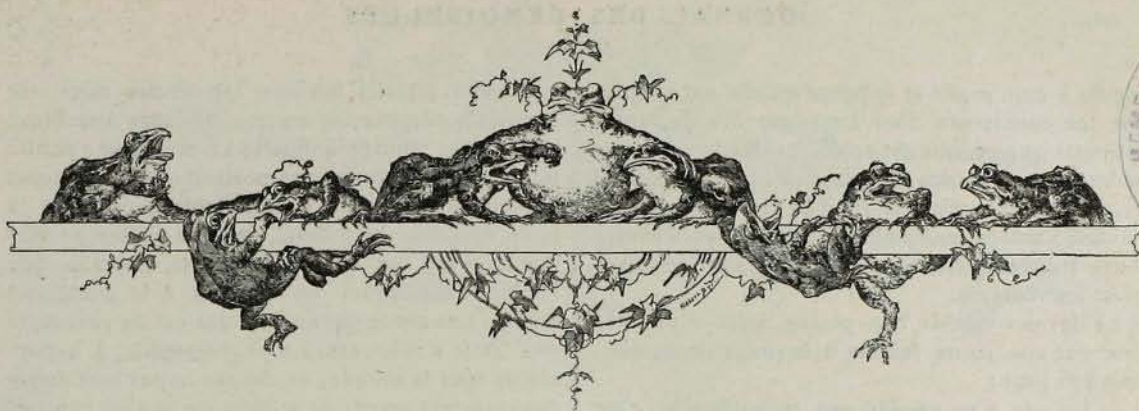
Au troisième acte, la troupe ambulante répète dans l'orangerie du château ; les comédiennes réparent leurs oripeaux. Mondor affairé, surveille les derniers préparatifs. Survient le maître de céans, accueilli comme un dieu par tous ; sacrifiant une partie de chasse, il consent à assister à la répétition.

Ici se place un bijou, un pastiche exquis, des pièces burlesques de l'époque. Les trilles légers, les violons aigres, c'est toute une époque qui se réveille. Le valet de la troupe est un faquin, il joue si mal qu'à plusieurs reprises l'ex-histrion laisse percer son impatience ; il interpelle l'incapable, le gourmande... le démon du théâtre s'empare à nouveau de lui, il saute sur l'estrade et joue avec un feu qui enthousiasme la compagnie. Sur ces entre-faites, surviennent les familiers du château : Tabarin est reconnu ! Dégrisé, il se désespère, bien que Diane veuille le consoler, il se désole du malheur de celle-ci... jamais le comte ne consentira à ce que la fille de Tabarin porte son nom. Le père de Roger vient rendre solennellement sa parole au père de Diane, bien qu'il ait le cœur crevé du désespoir de son fils. En vain Tabarin supplie, jure de s'éloigner. Inutile. Le comte met l'honneur par-dessus tout. Alors Tabarin, affolé, songe qu'il est le seul obstacle au bonheur de sa fille, il s'empare d'un mousquet et va rejoindre la chasse. Des sonneries de cor se traînent au lointain, une épouvante poignante surgit des motifs musicaux, Diane et Roger cherchent, inquiets, Tabarin... On le rapporte mortellement blessé. Le père s'est tué, l'obstacle a disparu. Le mourant demande une sépulture chrétienne ; le comte, navré, la lui promet et Tabarin expire.

Fugère (Tabarin) a remarquablement composé son rôle. Il y est comique élevé et tragique sans grandiloquence. Son entourage est digne de lui. Boudouresque (La Brède), Mondor (J. Perrier), ont fait là de supérieures créations. M^{lle} Garden est une exquise Diane, sa voix pure et fraîche fait merveille dans les notes fines de son rôle. M^{me} Landouzy a fait briller son talent d'admirable vocaliste dans le rôle de la Clorinde de la troupe ambulante.

Bref, succès pour tous et succès mérité.

LOUISE DE CLAVES.



CAUSERIE DE QUINZAINE



lustrée, elle cause une déception ; au contraire, en cette saison, à peine aurait-on le temps de lire une longue épître et la carte postale est indiquée pour les mots hâtifs : invitation impromptue, rendez-vous de five o'clock, etc., et puis *nos* cartes postales ont toutes été prises dans *notre journal*, elles sont donc à nous, bien à nous, et c'est déjà un charme.

Nous commençons en 1821, au moment presque de la fondation du *Petit Courrier des Dames*, notre aïeul ; remarquez que ces deux premières gravures n'ont rien de suranné, sauf quelques détails indiquant la date éloignée ; convenez même que les chapeaux de la Restauration ont avec les nôtres un air de famille. En 1827, la différence s'accroît ? En 1832, un abîme nous sépare ! Quant aux enfants, c'est tout simplement affreux,

ous souvent-il, chères lectrices, que nous avons médité ensemble des cartes postales illustrées pas plus tard que l'été dernier, n'est-ce pas ? « Souvent femme varie », je viens aujourd'hui vous vanter celles que vous trouverez encartées dans ce numéro ; six autres vous arriveront en avril. Ne m'accusez pas d'inconséquence avant de m'avoir entendue ; ne trouvez-vous pas qu'en été, lorsqu'on espère une longue lettre, la carte postale a beau être il-

mais la *Toilette des Enfants* nous a rendues difficiles. Et le dandy de 1833 ? Est-ce dans cet attirail que mon arrière-grand-père conquiert la douce aïeule qui guida nos premiers pas et nous rendit vraisemblables les histoires de bonnes fées penchées sur les berceaux ; que dites-vous de ce gilet à brandebourgs ? est-il assez compliqué ? Vous verrez quel joli ensemble donne la collection complète et apprécierez l'heureuse pensée du journal en vous offrant ces apparitions d'autan.

La vie alors était plus simple qu'aujourd'hui ! levée de bonne heure, les enfants et la direction du ménage occupaient la matinée, la promenade des petits prenait les premières heures de l'après-midi ; après, quelques visites ; à six heures, le dîner ; puis le soir, le théâtre, ou bien, emportant son ouvrage, à huit heures et demie, on se réunissait chez des amis ; la conversation faisait tous les frais de la soirée. A dix heures, le thé était servi, sur la table de travail ; à onze heures, chacun rentrait chez soi.

Nous avons changé tout cela, et chaque année surgissent de nouvelles complications dans la vie mondaine ; dès qu'une chose est simple et commode, il semble qu'on cherche comment on pourra la rendre difficile ; exemple : les jours. Il fut un âge d'or où à jour fixe, à partir de deux heures, on trouvait ses amies. Ces moments donnés à l'hospitalité ne semblaient pas trop longs, eh bien ! ils l'étaient, puisqu'on ne peut plus s'astreindre à ces quelques heures de réception. Personne n'est plus chez soi avant quatre heures et beaucoup ne rentrent pas avant cinq. Ce n'est pas tout ; sur ces jours indiqués, chaque mois, on en rogne un ou deux, pour aller voir les amis qui ont le même jour ; ici, commence le casse-tête chinois : Madame est chez elle tous les jeudis, excepté le premier ; tous les mardis, excepté le troisième ; tous les samedis, excepté le quatrième ; si vous vous y retrouvez, je vous félicite ; moi, je

me fie à mon étoile et je pense qu'elle est éteinte, car les concierges d'un air rogue me déclarent toujours que ce jour est celui que Madame se réserve. Puis il y a les réceptions des 5 et 25, des 1, 10, 20; ailleurs, c'est le 10 et le 11; je n'en finirai pas avec toutes ces combinaisons que leurs inventeurs trouvent très simples et qui sont odieuses pour les visiteurs.

Le dernier mot du bon plaisir a été dit l'autre jour par une jeune femme à laquelle on demandait son jour :

— Oh ! je n'en prends pas, répondit-elle, c'est trop assujettissant, on me trouve quand il pleut.

Et vous verrez que si le temps est pluvieux, elle ne restera chez elle que les jours de neige !

Je sais bien que, pour compenser la déception de ne pas rencontrer ceux qu'on cherche, il y a la ressource des innombrables *thés* transformant en restaurant, vers cinq heures, les plus humbles pâtisseries. Nous en connaissons, qui, naguère, ne vendaient pas vingt gâteaux par jour; on fait queue maintenant pour trouver table dans leurs deux ou trois salons. De gâteaux, du reste, il n'est plus guère question; des sandwiches réconfortants, muffins bien beurrés, tartines au foie gras accompagnent le thé, et comme l'appétit vient en mangeant, vers huit heures, on dîne avec grand plaisir; il est loin le temps des femmes éthérées mangeant du bout des lèvres « des feuilles de rose et des ailes de papillon — ce qui n'est guère tentant d'ailleurs; — avec notre vie de sports de tous genres, il nous faut quelque chose de substantiel pour relever la nature défaillante; on mange donc bien, mais en revanche on boit peu, la mode est à l'eau pure ou du moins censée telle.

* *

A cette époque de l'année, chères lectrices, vous attendez de nous quelques nouvelles du monde. Le mois de février a vu se conclure des mariages princiers. Au Nord, la jeune reine de Hollande, l'aimée Wilhelmine, s'est mariée aux acclamations d'un peuple qui l'adore; en Espagne, la princesse des Asturies, enfin autorisée à ratifier le choix de son cœur, s'est mariée dans l'intérieur du palais où toute sa vie s'est écoulée aux côtés de sa mère, la reine régente. Ici, il a fallu nous contenter du mariage du Président de la Chambre, au milieu d'une cohue qu'aucun service d'ordre ne pouvait assagrir. Qu'avez-vous dit du choix du 13 pour le mariage à la mairie; il paraît que les deux conjoints ont la superstition à rebours, mais gare aux anicroches, les superstitieux auraient trop beau jeu.

Comme plaisirs sérieux, les cercles nous ont conviés à admirer les œuvres de leurs membres; cette petite réunion annuelle a toujours son public fidèle; dans la foule des portraits, on a souvent quelque ami ou amie à contempler; critiquer la pose, éplucher la toilette, cela fait passer un moment. C'est, en effet, une grosse question que l'habit sous lequel on passera à la postérité; trouver une mode qui ne date pas est un problème peu facile à résoudre. La photographie, à la portée de tout le monde, ne demande pas tant de réflexions, une erreur de toilette est facile à réparer, ce n'est pas définitif comme le portrait.

A ce propos, les projections sont en grande faveur cet hiver; vous savez qu'il faut toujours offrir une distraction à ses invités, la conversation ne suffit plus — n'en cherchons pas la cause; — alors la maîtresse de maison demande à un ami d'apporter son appareil à projections; un drap tendu, chaises rangées, lumières éteintes, et nous voici en route, à la suite de notre cicerone. Tour à tour passent sous nos yeux des scènes de famille, des épisodes de la vie de campagne, ou bien encore, un véritable voyage; c'est ainsi que l'autre soir nous avons suivi une joyeuse caravane dans un tour alpin qui donnait le vertige; heureusement que le retour s'effectuait par la Côte d'Azur où nous avons retrouvé la joie de vivre sans danger sous le beau soleil du bon Dieu; ces projections sont un heureux renouvellement de l'antique lanterne magique, leur note personnelle les rend intéressantes et variées.

Sans attendre le carême, les conférences se succèdent nombreuses, M^{me} la baronne Pierard prête ses salons aux causeries qui sont faites sur l'action sociale de la femme par MM. Brunetière, Doumic, Bazire, Etienne Lamy et Jules Lemaître; les nommer, c'est vous dire qu'on s'arrache les cartes d'invitation; l'auditoire, surtout féminin, est tout à fait choisi.

A part quelques exceptions, les jeunes filles préfèrent les bals aux conférences, on a déjà beaucoup dansé ce carnaval, et les violons s'accordent pour la joyeuse saison qui commence à Pâques. Si vous voulez notre avis, la mode de l'éternel boston est vraiment monotone, on bostonne toutes les danses; en revanche, on cotillonne beaucoup moins; comme les jeunes filles le regrettent, j'en conclus que ce sont les jeunes gens qui ont pros crit cette fin de soirée où tous ne triomphaient pas; les hommes ont peu d'endurance, ne l'oubliez pas, jeunes amies.

EDMÉE.